le exprimait ses pensées d'une façon si naturelle qu'elles vous devenaient familières. On eût dit qu'elles étaient les vôtres. Un charme pénétrant en émanait. Elles étaient émaillées de ces mots profonds qui ouvrent comme une échappée de vue sur une âme, et, cependant,cette causerie n'avait rien de morose. Si elle n'éclatait pas en ces folles saillies, en ces feux d'artifice où l'on sent si bien l'intention d'éblouir, elle avait quelque chose d'aimable, de sérieux, de profondément doux.

A son tour Jean répondait, et la sympathie éclose depuis la veille, dans le cœur du jeune Breton, commençait à naître dans celui de Mme de Bliville ; elle se disait que, certainement, le filleul de la marquise n'était pas une nature ordinaire, et, d'un regard presque maternel, elle enveloppait ce tout jeune poète, très élégant et d'une figure charmante. Lui, sentant l'intérêt, entrait en confiance. Elle le questionnait sur ses goûts, sur sa famille. Bientôt, avec l'élan de sa nature ardente, il se mit à lui raconter sa vie, toutes les douleurs de son enfance orpheline ; son père, consul à Pondichéry, emporté par une fièvre violente,sa mère morte au si en contractant le même mal.

Son joyeux regard s'était assombri, sa lèvre tremblait.

" Et puis, continua Jean,on m'embarqua. Je quittai l'Inde, le pays du soleil, et j'arrivai, tout seul, sur la terre de Bretagne. Un brouillard m'enveloppait comme d'un humide manteau. J'avais froid dans mon corps, froid dans mon cœur... J'étais bien malheureux."

Il s'interrompit.

" Mais je m'oublie ; je vous fatigue. En quoi les tristesses de mes jeunes années peuvent-elles vous intéresser ?"

Elle eut un doux sourire.

" Toutes les tristesses m'intéressent, celles de l'enfance par-dessus tout."

Rassuré, il reprit :

" Mon grand-père maternel m'emmena dans sa demeure du pays de Léon, une sorte de donjon à demi démantelé. Dès le lendemain, je fus confié à un précepteur, un vieux savant. Oh ! je me rappelle les extases de ce cher M. Loïc Bonnard devant la bibliothèque du château. Depuis vingt ans les volumes étaient demeurés immobiles sur les rayons ; la mousse avait poussé sur Cicéron et Homère n'était que moisissure. Avec quelle ardeur il se mit à épousseter les classiques, à sarcler les poètes. Puis il fit des découvertes superbes, des manuscrits précieux qui le firent triompher dans sa querelle archéologique avec l'illustre recteur de Ploumazeau "

Berthe écoutait toujours, évidemment intéressée.

" Pauvre vieux maître, il vivait paisible dans sa fenêtre de bibliothèque, sans nul souci des choses de ce monde , les trônes tombaient, les hommes passaient, et M. Bonnard se délectait dans les bucoliques de Virgile. Pour lui l'oiseau bleu du bonheur avait fait son nid dans les parchemins et les volumes poudreux "

Vivement les yeux de Jean s'éclairèrent.

" Oh ! moi aussi, reprit-il, j'étais heureux. Tandis que Loïc Bonnard traduisait Homère, tandis que grand-père surveillait ses espaliers ou lisait sa gazette, je vivais dans un monde idéal.

Que de fois, abandonnant mon grec, je me suis enfui dans la campagne ! Assis sur un banc de gazon au bord de l'étang, je m'oubliais dans une contemplation sans fin. J'écoutais le murmure des roseaux,je regardais la forme changeante des nuages, et la poésie s'éveillait en moi ; les vers se rythmaient dans ma pensée, ils me chantaient à l'oreille, et j'étais joyeux d'un bonheur que je ne saurais dire ! La poésie ! que c'est beau ! Quand la terre est triste, elle transporte au ciel ; quand les hommes sont méchants, elle en crée d'idéalement bons. Vous allez peut-être sourire, mais, je vous l'avoue, mes meilleurs amis ont toujours été les personnages de mes rêves. "

Berthe prêtait une oreille attentive. Elle reconnaissait dans Jean deKermadec un véritable poète. Il avait la chaleur, l'émotion, la voix vibrante, l'œil écairé.

" Ah ! dit-elle, à la manière dont vous me parlez, je le devine, vous avez des trésors en manuscrits ; il faudra me le faire connaître. "

Et Jean, riant d'un beau rire plein de franchise ;

" Oui, j'ai des trésors, comme vous le dites, des manuscrits sans nombre. Si tous mes héros quittaient le parchemin et se rassemblaient en troupe, ils formeraient une armée.... Mais vous montrer toutes ces rêveries. Oh ! non, j'ai trop d'amour-propre ; tout cela ne vaut rien ; c'est trop inexpérimenté, trop imparfait.... Si un jour je réussis le beau livre que je rêve, alors je vous l'apporterai...."

Il fut interrompu par le retour des bouquetières et des pages. Ils faisaient irruption dans le salon, galoppant deux à deux après avoir dansé une bourrée sur la pelouse. L'orchestre était enlevant, les petits pieds s'agitaient en cadence, les cheveux bouclés volaient au vent, et, sous le soleil, le satin aux nuances multicolores des parures jetait de riche reflets.

Le galop fit à plusieurs reprises le tour du grand salon. La marquise était aux anges. Elle activait encore cet élan en battant la mesure de la tête et de l'éventail ; puis les violons et les cuivres lancèrent un dernier accord, et la procession galopante arrêta ses bonds. Un valet de pied annonçait que le lunch était servi. Les portières soulevées mirent en lumière la salle à manger aux dimensions hospitalières, garnie de tapisseries de Beauvais, avec une crédence monumentale égayée de compotiers et de coupes montées, où les fruits glacés, les petits fours et les bonbons alternaient symétriquement.

Le couvert resplendissait. Sur la nappe blanche, finement damassée, s'étendait une glace sans cadre, posée à plat, dont les bords étaient habilement dissimulés par une ligne de délicates verdures. Sur cette glace s'élevaient des bouquets élancés, qui semblaient se mirer dans une eau transparente. Devant chaque convive, un verre au long pied contenait une rose piquée dans un feuillage léger. Ajoutez à ces merveilles horticoles de l'argenterie, des cristaux, des porcelaines de vieux japon et sur tout cela un rayon de soleil voltigeant sur les fleurs comme un pavillon couleur d'ambre. C'était féerique ce couvert de mode anglaise, nouvellement innovée par la marquise.

Les pages et les bouquetières prirent place autour de la table ; bientôt la joie devint exubérante. C'était un tumulte de fourchettes tombant sur les assiettes et de joyeux éclats de rire. En arrière, gravement, silencieusement, le sommelier veillait aux bouteilles couvertes de poussière, et l'écuyer tranchant accomplissait la tâche difficile de couper, sur les viandes froides et sur les pâtés aux truffes, des tranches fines comme des pains à cacheter. Mais cette partie du lunch fut reçue sans enthousiasme. Les préférences des convives étaient données aux crêmes et aux fruits. De corrects laquais tournaient autour de la table :

"Crême à la pistache.. fraises à l'ananas.... abricots confits."

Toutes les assiettes se tendaient ; et, là-bas, en arrière,les jeunes mères, en dégustant une glace, jouissaient de la joie vive des bouquetières et des pages.

Comme tous, Jean de Kermadec était venu contempler le spectacle de cette table parée de fleurs, entourée d'enfants. Ce tableau en valait la peine. Maintenant le sommelier passait le champagne ; aux acclamations des pages, il faisait sauter le casque d'argent, et les verres se levaient, et la gaieté montait, pétillante et légère comme la mousse formée dans les coupes Baccarat.

Jean cherchait des yeux Mme de Bliville. D'un imperceptible signe de l'index, elle recommandait à sa sœur la modération, la sagesse ; sûre d'être obéie, un peu fatiguée de l'atmosphère lourde, elle se dirigea vers un petit salon japonais où la lumière se tamisait discrètement par les persiennes abaissées.

Au passage elle donna un sourire à son père. Le général continuait une partie de billard engagée avec le député de l'arrondissement, M. Henri Norris. C'était une figure austère et grave que celle de cet homme tout dévoué aux intérêts de sa patrie. L'intelligence se lisait dans ses prunelles claires, abritées sous d'épais sourcils ; quelques rides sur un front légèrement dégarni indiquaient de longues méditations. Il avait une grande réputation d'éloquence. Ceux qui l'avaient entendu au Palais-Bourdon reconnaissaient qu'elle n'était pas usurpée.

Tandis que Berthe passait, le regard d'Henri Norris la suivait avec un mélange de respect profond et d'indicible tristesse. On eût dit un muet reproche s'échappant de sa prunelle expressive.

Mme de Bliville avait atteint le petit salon. Toute pensive, elle restait assise sur le divan.

"A quoi songe-t-elle ? se demandait Jean, qui, de loin, l'apercevait, grâce à la portière relevée ; serait-ce à M. Norris ?.. Quel regard triste et tendre il lui a donné !....

Et Jean se sentait au cœur une étrange émotion. Il cherchait, dans son esprit, un prétexte pour se rapprocher de Mme de Bliville. Il prit sur un plateau une coquille remplie de glace à la pistache, et, pénétrant dans le boudoir japonais, il dit d'une voix aimable :

"Madame, vous avez surveillé les enfants, porté secours aux tout petits ; mais vous vous êtes totalement oubliée.... Voulez-vous me permettre de réparer cet oubli ?"

Et, le visage souriant, il lui tendait la glace.

"J'accepte volontiers, répondit la jeune veuve ; vous m'offrez trop gracieusement une part du lunch pour que je puisse vous refuser."

De sa main effilée, elle prit la coquille, et Jean s'assit, en face d'elle, sur un pliant doré.

Quel était donc le charme de cette femme si grave et si belle ? En la voyant, le jeune poète se disait qu'il n'avait pas de sœur, et que cela doit être doux une sœur aînée, à laquelle on dit toute sa pensée ; une sœur qui vous conseille, qui vous réprimande même, mais qui, aussitôt, pardonne en souriant.